

Le cyclomoteur de Mizue

Cela fait une semaine que j'occupe un logement au premier étage du *Barococo*. A l'intérieur, il y a une commode traditionnelle, une petite bibliothèque, une grande étagère de cuisine et une coiffeuse. Ces meubles sont disposés non pas le long des murs mais au milieu de la pièce. La commode se trouve juste derrière l'étagère de cuisine, si bien qu'au début je me suis demandé comment on pouvait l'ouvrir. J'ai tout de suite compris que l'endroit servait aussi de remise, mais la présence de la commode et de la coiffeuse de style japonais m'a paru étrange parce que le magasin d'antiquités est spécialisé dans les objets occidentaux. De grands tableaux encadrés recouverts d'un drap sont alignés contre les murs. La coiffeuse est placée devant le placard, de sorte que j'ai du mal à sortir la literie. Une fois les futons dépliés, il ne reste pratiquement plus de place dans cet espace exigü de six tatamis.

Devant le *Barococo*, il y a un passage piéton et, la nuit, la lueur du feu rouge pénètre dans la pièce par la fenêtre dépourvue de rideaux. De temps à autre passe une voiture lancée à pleine puissance. Je risque un œil hors de la pile de futons sous laquelle je suis

enfoui, mais je ne me sens nullement misérable, malgré la buée qui sort de ma bouche, et je ne tarde pas à sombrer de nouveau dans le sommeil. Si l'on peut dire, car j'ai l'habitude de veiller tard et de me coucher au milieu de la nuit ou aux premières lueurs de l'aube.

Parfois, ce n'est pas la lumière du soleil qui me réveille, mais le cri d'un goéland à queue noire. Toutefois la mer est trop loin pour qu'il puisse s'agir d'un oiseau. Le son doit provenir du grincement d'une machine rouillée dans quelque lointaine usine. Mais il suffit que j'écoute ce crissement continu, les yeux fermés, pour que l'image d'un rivage désert me vienne aussitôt à l'esprit. Tandis que je songe à une mer improbable, je finis par m'assoupir.

Quand je me lève, il est en général midi passé. Je dors toujours au moins neuf heures et cela me fait peur parce que j'ai entendu dire que l'excès de sommeil engendre souvent la mélancolie.

N'ayant ni vaisselle ni réfrigérateur, je ne suis pas en mesure de faire la cuisine, mais il y a moyen de faire bouillir de l'eau, ce qui me permet de me nourrir sans trop de mal. L'absence de chauffage est assez pénible. A quelques pas d'ici, un magasin vend à bas prix des chauffeuses électriques, mais ce serait une dépense inutile d'en acheter une si je ne reste pas longtemps ici. Je n'ai encore rien décidé et pour l'instant, je m'accommode de la situation en empilant futon sur futon.

Quand je regarde par la fenêtre, je vois un marchand de cycles de l'autre côté du passage piéton. La porte est toujours grande ouverte. Au fond de la boutique, on aperçoit des cyclomoteurs dépourvus de roue avant et des scooters flambant neufs, mais pas

l'ombre d'un employé. A droite du marchand de cycles, il y a une boucherie. Et à gauche, une succursale Yakult.

Comme le soleil a l'air de vouloir, pour une fois, briller de tous ses feux, j'ai ouvert la fenêtre afin d'aérer la pièce et d'étendre les futons à l'extérieur. La literie a dû faire un séjour prolongé dans le placard car elle est humide et empestée le mois. Après avoir passé le matelas avec son drap-housse par-dessus le linteau de la fenêtre, je l'ai tapoté avec un battoir en bambou. Au début, je me sentais plein d'entrain, mais à la longue je me suis lassé car la poussière n'en finissait pas de sortir.

L'arrivée d'eau de l'évier étant hors d'usage, je me suis emparé de la bouilloire et j'ai enfilé des chaussures dans la petite entrée avant d'ouvrir la porte qui donne à main gauche sur un escalier de fer. Juste en face du palier, on aperçoit la véranda de la maison de M. Yagi, le propriétaire du *Barococo* et de tous les terrains des environs. Cette véranda est si vaste que la maison semble plus éloignée qu'elle n'est en réalité. Elle est équipée de deux étendoirs à linge où il y a aussi des futons en train de sécher.

J'ai descendu l'escalier en balançant la bouilloire et une fois en bas, je suis tombé sur la fille de M. Yagi, accroupie près de la porte arrière du magasin. Entre cette porte et la maison de M. Yagi, il y a un espace vide non goudronné où l'antiquaire gare sa fourgonnette. Comme celui-ci consacre ses journées à faire des achats, la fille du propriétaire a pris possession des lieux.

En ce moment, elle est occupée par le travail qu'elle doit réaliser pour son diplôme et elle a toujours une scie à la main. Elle est en train de découper

plusieurs planches, mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle veut en faire.

La fille du propriétaire ne parle pratiquement pas et elle me salue toujours en silence ou en disant d'une petite voix « Ah ! » ou « Tiens ! ». C'est l'antiquaire qui m'a expliqué qu'elle prépare son travail de fin d'études, sans doute pour l'école d'art qu'elle fréquente. Je me suis moi aussi contenté d'un signe de tête. Je suis allé jusqu'au système d'arrosage installé sur le mur arrière du magasin et, le bout du tuyau à la main, j'ai ouvert le robinet. Le tuyau, qui est du genre rigide, a tressauté un instant, puis l'eau est sortie avec un temps de retard. J'ai inséré l'extrémité du tuyau dans la bouilloire que j'ai remplie au tiers de sa capacité avant de refermer le robinet. Je me suis redressé et quand j'ai lâché le tuyau, il est tombé lourdement sur le sol en laissant échapper un mince filet d'eau qui s'est écoulé en direction des pieds de la fille, en traçant de petites rigoles sur le sol ; celle-ci a reculé d'un pas pour l'éviter et, loin de me faire des reproches, elle m'a ignoré. La fille du propriétaire a toujours un visage fermé. L'expression figée que l'on a quand on regarde quelqu'un qui vient de vous frapper.

Je suis remonté à l'étage. J'ai mis l'eau à chauffer et j'ai contemplé les flammes du petit réchaud à gaz en me grattant le dos. Depuis que j'ai emménagé, il y a une semaine, je ne suis allé qu'une fois aux bains publics. J'ai versé de l'eau tiède dans une tasse pour me brosser les dents parce que le contact de l'eau glacée me déplait. Je me suis lavé la figure avec le restant du contenu de la bouilloire. On m'a demandé d'ouvrir le magasin à une heure, dans la mesure du possible. Quand je suis redescendu, la fille n'était plus là.

J'ai emprunté l'allée du jardin de M. Yagi et franchi le portail de sa résidence, qui a une certaine allure. Le *Barococo* se trouve immédiatement sur la gauche.

Devant le magasin, il y avait Mizue, une habituée des lieux. Elle vit, paraît-il, derrière la succursale Yakult. L'antiquaire dit qu'il ne faut pas la rudoyer, même si elle n'achète jamais rien.

— L'enseigne ! s'est écriée Mizue en pointant le doigt vers le haut.

Je me suis retourné et j'ai vu que le futon suspendu à ma fenêtre dissimulait le côté gauche de l'enseigne du *Barococo*.

— Ah, ça ? Il y a longtemps qu'il n'a pas fait beau et c'est pour ça que j'ai mis le futon à sécher, ai-je répondu.

— Tu habites au premier étage, c'est ça ? a-t-elle dit d'un air entendu.

Mizue, qui est tout l'opposé de la fille de M. Yagi, est plutôt familière. Elle parle beaucoup avec une voix un peu rauque. Nous avions à peine fait connaissance que déjà elle me tutoyait.

— Je repasserai plus tard, d'accord ?

— Je vous en prie, ai-je répondu.

Et elle est partie à pied en direction de la gare.

J'ai remonté les deux rideaux de fer l'un après l'autre. Je suis entré dans le magasin et, avec force claquements, j'ai allumé et éteint à plusieurs reprises les interrupteurs fixés au mur. Je ne tiens la boutique que depuis cinq jours et je ne fais pas encore bien la différence entre eux. En plus, l'éclairage change en fonction des ventes et des nouvelles acquisitions. Il y a des lustres accrochés au plafond par une chaîne noire de suie et diverses sortes de lampes de bureau, mais comme toutes les ampoules sont de faible puissance,

l'intérieur du magasin est constamment plongé dans la pénombre.

J'ai mis en marche le radiateur à pétrole, passé l'aspirateur et laissé le portable de l'antiquaire un message disant que le magasin était ouvert, après quoi il ne me restait plus qu'à me mettre à lire. Je ne vois que rarement des clients. Le quartier n'est pas très animé et les jours de semaine, il est désert. Au milieu de tous ces antiquités, j'ai l'impression d'être un homme riche, je ne sais pas pourquoi.

Mon travail consiste à faire le ménage de la boutique et à servir aux clients qui semblent vouloir s'attarder du thé que je prépare au fond du magasin, derrière le rideau noir qui isole la cuisine. En cas de problème, j'ai toujours la ressource d'appeler l'antiquaire sur son portable pour qu'il prenne les choses en main.

La plupart des clients finissent par s'en aller après avoir beaucoup hésité et les rares personnes qui achètent s'y connaissent bien mieux que moi.

« A mon avis, c'est un objet anglais du XX^e siècle. » C'est avec ce genre d'explications qu'ils me donnent la mesure de leur vaste savoir. « Superbe ! » Je hoche la tête en signe d'assentiment.

Jusqu'au milieu du magasin, le sol est de plain-pied, comme dans les maisons traditionnelles, et recouvert de béton. L'arrière de la boutique est sur un plancher surélevé. Le dénivelé entre les deux est si important qu'on a mis une boîte en bois pour faire office de marchepied. La majorité des clients se contentent de regarder les objets exposés sur la partie de plain-pied, puis ils font mine de repartir et c'est alors que je dois trouver le moment opportun pour dire : « Vous pouvez aussi regarder là-haut, si vous le désirez » ; cela fait partie

intégrante de mon travail. Avant de fermer le magasin, j'ai noté les événements de la journée dans un cahier, en me remémorant les clients :

14 h. Couple d'une trentaine d'années. A fouiné pendant quelques minutes.

15 h 10. Etudiant d'une vingtaine d'années. Est ressorti aussitôt.

16 h. Femme d'une trentaine d'années (d'une remarquable beauté). Entrée pour s'abriter de la pluie ? Je lui ai servi du thé.

17 h 40. Homme d'une quarantaine d'années. A acheté un plat en étain (l'argent est dans le tiroir).

Avant-hier, Mizue est arrivée au moment de la fermeture et elle s'est penchée sur mon cahier en disant : « C'est le système manuel d'encaissement POS ! Et pour moi, qu'est-ce que tu as mis comme âge ? » J'ai cherché la page où j'avais écrit :

Femme d'une vingtaine à une trentaine d'années. Connaît le patron du magasin ?

— Très bien ! a-t-elle approuvé d'une petite voix.

Mizue passe souvent à la boutique mais, comme le dit l'antiquaire, elle n'achète jamais rien. Elle monte directement sur le plancher, sans prêter attention aux nouvelles acquisitions. La boîte en bois qui tient lieu de marchepied étant quelque peu branlante, elle a toujours l'air méfiant avant de poser le pied dessus.

« Le patron ? » demande-t-elle invariablement avant de rejoindre son divan favori. « Pourvu qu'on ne le vende pas ! » supplie-t-elle chaque fois qu'elle s'assied. Quand elle passe dans la matinée, elle commence par dire qu'elle va avoir « une petite réunion » et si c'est le moment de la fermeture, elle explique qu'aujourd'hui elle a « terminé de bonne heure ».

De temps à autre, Mizue apporte des boissons au yaourt « Joie » de la marque Yakult. A l'en croire, elle a souvent droit à des cadeaux parce qu'elle habite derrière la succursale de ce fabricant de produits laitiers. Sans m'en proposer, elle a déchiré l'emballage plastique d'un paquet de deux boissons au yaourt et a introduit dans l'une d'elles la paille qui va avec. J'ai pris l'autre, non sans avoir vérifié la date de péremption.

— J'ai l'intention de passer mon permis de conduire, a déclaré Mizue.

— Encore !

— Comment ça, encore ? C'est la première fois que je vais me présenter à l'examen.

Je n'irais pas jusqu'à dire que Mizue se sent chez elle au *Barococo*, mais elle semble s'y trouver à son aise. Si elle m'a adressé la parole avec autant de gentillesse lors de notre première rencontre, ce n'est pas seulement parce que c'est une personne sans façon ; l'attention qu'elle me manifeste doit aussi tenir à sa fierté d'être une habituée du *Barococo*.

— L'autre jour, vous avez parlé de déposer un brevet, ai-je dit.

La deuxième fois que j'ai rencontré Mizue, elle a commencé par m'annoncer qu'elle avait eu une idée absolument extraordinaire.

— Tu sais que je vais devenir milliardaire, moi ! m'a-t-elle dit en ouvrant de grands yeux, comme si c'était quelqu'un d'autre qui avait prononcé cette phrase. Je vais t'expliquer, d'accord ?

J'ai compris que, loin de se donner des grands airs, elle croyait vraiment à ce qu'elle racontait.

— Bon ! Un savon... Mizue a rapproché les paumes de ses mains en leur donnant une forme

bombée... a toujours une forme ovale ou rebondie des deux côtés, non ?

— Euh...

— Il suffit de donner une forme bombée à l'un des côtés et une forme évidée à l'autre. De cette façon, quand on arrive au bout du savon, on peut facilement le coller sur le suivant.

— En effet, ai-je répondu.

Mais Mizue avait l'air mécontente. Elle s'attendait sans doute à une réaction beaucoup plus enthousiaste de ma part.

— Vous n'avez qu'à aller à l'Office des brevets de Tôkyô, ai-je suggéré.

— L'Office des brevets ? Mais c'est toute une affaire ! a-t-elle répondu en prenant un air renfrogné. Tu ne trouves pas que mon idée est excellente ?

— Mais je n'ai pas dit qu'elle n'est pas bonne ! ai-je répondu sans réussir à la convaincre. Elle n'avait pas l'air satisfaite.

— Tu crois que je vais pouvoir déposer un brevet ?

— Oui, absolument !

Après le départ de Mizue, j'ai réfléchi sérieusement à son idée de savon évidé d'un côté et bombé de l'autre. A force de se savonner les mains, on finit par lui donner une forme à peu près plate. De plus, le savon risque de tomber en morceaux pendant l'opération. Et à supposer, comme elle l'envisage, qu'on réussisse à le coller au savon suivant, est-ce qu'il y a une demande pour ça ? Il doit bien y avoir quelqu'un qui a étudié la question.

Aujourd'hui Mizue m'a encore demandé :

— Tu crois que je vais l'avoir, mon permis ?

Et elle a sorti de son sac un livre d'exercices pour le code de la route.

— Le permis, c'est pour conduire un cyclomoteur ?

— Exactement !

Elle s'est affalée sur la table devant le divan, comme une petite fille obligée de rester à l'école à cause d'une retenue. J'ai pris le livre d'exercices et je l'ai feuilleté rapidement. Il se présentait sous la forme d'une bande dessinée dont les deux protagonistes – une jeune fille à queue-de-cheval et un paisible jeune homme à lunettes qui, en dépit de sa combinaison de motard, ressemblait fort à un professeur de cours privé – échangeaient des questions et réponses. J'ai regardé à l'endroit où il y avait un signet et je suis tombé sur un passage concernant les freins.

« Entre le moment où l'on appuie sur la pédale de frein et celui où le véhicule s'arrête, on parcourt un espace appelé distance de freinage. » Le motard s'exprimait dans une langue soutenue.

« C'est le même principe que pour la force centrifuge, la longueur de la distance de freinage est proportionnelle à la vitesse du véhicule à la puissance deux. » La réponse de la fille était très claire. J'ai feuilleté le livre pour savoir si les deux héros de la bande dessinée tombaient amoureux ou s'ils étaient simplement amis, mais il n'était question que de vitesse et de signalisation et les choses semblaient en rester au même point.

— C'est tellement simple que c'en est inquiétant ! ai-je dit.

— Justement ! a-t-elle répondu avec précipitation, comme si elle allait se rapprocher de moi.

J'ai bien essayé de la persuader qu'il valait mieux qu'elle prépare le permis A, qui donne aussi le droit de conduire un cyclomoteur, en répétant ce que m'a dit quelqu'un qui a déjà le permis.

— Je m'en servirai comme carte d'identité, tu sais.

Il paraît que Mizue est séparée de son mari depuis « très, très longtemps ». Elle se sent vexée d'avoir à lui emprunter sa carte de sécurité sociale et si elle passe le permis pour cyclomoteur, elle pourra s'en servir comme d'une carte d'identité.

— Ça fait une éternité que je n'ai pas passé d'examen, c'est pour ça que ça m'angoisse !

A travers le plateau en verre de la table, j'ai vu que Mizue se frottait les jambes, comme si elle avait froid. Elle a remis le livre d'exercices dans son sac, puis elle s'est levée, l'air inquiet, et a pris la direction de la sortie en disant « A la prochaine ! ».

Dehors, la nuit commençait à tomber. Les bicyclettes qui s'étaient égaillés un peu partout dans la journée pour faire des livraisons ont commencé à s'aligner devant la succursale Yakult. Jusqu'à huit heures, le moment de la fermeture, personne d'autre n'est entré dans le magasin. J'étais sur le point de fermer quand l'antiquaire a fait brusquement irruption par la porte de derrière.

— Mizue est passée ! a-t-il dit en montrant du doigt la boisson au yaourt abandonnée sur la table. Il est ressorti par où il était entré avant de revenir en portant une grande pendule.

L'antiquaire ne vient que pendant les heures de fermeture. Depuis qu'il a mis des objets en vente sur Internet, le magasin est tout à coup devenu moins lucratif que ses nouvelles activités. Il n'y a rien à y redire si ce n'est qu'il ne s'occupe plus que des réclamations, du contrôle des paiements et des expéditions.

— Elle a dit quelque chose de particulier ?

L'antiquaire et Mizue doivent se connaître depuis

longtemps. Il a déposé la pendule dans un recoin du plancher.

— Quelle heure est-il ? a-t-il demandé.

— Huit heures et, voyons, sept minutes.

Il a mis un genou au sol, ouvert le verre du cadran de la pendule et, avec le doigt, il a fait tourner délicatement la grande aiguille.

— Elle dit qu'elle veut passer le permis de conduire.

— Passer le permis ?

Il s'est retourné en se frottant la barbe ; on aurait dit qu'il avait avalé quelque chose de travers, mais il ne semblait pas vouloir en dire plus. Il a introduit une clef en forme d'hélice dans la pendule pour la remonter.

— On y va ?

Il s'est levé et a éteint l'interrupteur du chauffage à pétrole avec le pied. Il a pris la boisson au yaourt entamée et aspiré le reste jusqu'à la dernière goutte sans se soucier des traces de rouge à lèvres laissées sur la paille par Mizue. Il avait encore l'air d'avoir avalé de travers.

— Tu n'as pas froid au premier étage ?

— Euh... ça va.

— Dans le placard, il y a des quantités de chauffe-pieds. Tu peux t'en servir.

— D'accord.

— Bon, j'éteins, a dit l'antiquaire en se dirigeant vers la porte de derrière. Il a éteint l'éclairage intérieur de la boutique sans se tromper. Quand je me suis retrouvé dans l'obscurité, j'ai pris conscience du tic-tac sonore de la pendule qu'il venait d'apporter. J'ai regagné la porte de devant, puis j'ai descendu les rideaux de fer et fermé à clef.

J'ai fait le tour jusqu'à la porte de derrière où j'ai entendu l'antiquaire, les mains enfoncées dans les poches de mon manteau. J'avais la tête rentrée dans les épaules à cause du froid. En baissant les yeux, j'ai vu que, sous la fourgonnette de l'antiquaire, il y avait de la sciure éparpillée qu'avait laissée la fille de M. Yagi. Dans la maison du fond, la lueur de la télévision filtrait à travers les interstices des rideaux.

Au moment de fermer la porte de derrière, l'antiquaire s'est mis à fouiller dans ses poches. J'ai cru qu'il cherchait ses clefs. « Il fait vraiment froid », a-t-il déclaré. Il a fini par sortir une enveloppe marron tellement chiffonnée qu'elle ne ressemblait plus à rien, et il me l'a tendue ; quand je l'ai défroissée pour regarder à l'intérieur, j'ai vu deux billets de dix mille yens.

— Le salaire de cette semaine.

— Je n'ai pas travaillé tant que ça.

— Mais j'ai l'intention de te demander beaucoup plus à partir de maintenant. Je veux aussi que tu m'apprennes à mieux utiliser Internet.

Il a fermé la porte avec un gros cadenas.

— Ça me gêne un peu. En plus, vous avez mis à ma disposition le logement du premier étage.

— Mais non, il n'y a pas de quoi. Et puis, pour le logement, tu es loin d'être le premier !

L'antiquaire a levé les yeux vers le haut.

— A vrai dire, tu es le cinquième, a-t-il ajouté, après quoi il est monté dans sa fourgonnette.

Pendant que le véhicule s'éloignait, j'ai rejoint à mon tour la rue principale et traversé au passage piéton. Les néons du magasin de cycles étaient allumés mais, comme d'habitude, il n'y avait pas l'ombre d'un employé. Je suis allé à pied jusqu'à une superette assez

éloignée et, tout en marchant, je me suis demandé ce que l'antiquaire entendait par « tu es le cinquième ». Cela signifie-t-il qu'avant moi, quatre personnes ont habité ce logement gratuitement ?

En revenant de la superette avec mon repas du soir et un verre de saké, j'ai aperçu Mizue qui, le col de son manteau relevé, regardait l'intérieur du magasin de cycles.

Avant que j'aie le temps de l'appeler, elle a disparu dans la venelle séparant le magasin de cycles et la succursale Yakult. J'ai jeté un coup d'œil dans l'étroit passage, mais il faisait si sombre qu'on n'en distinguait même pas le bout. Je m'apprêtais à traverser sans prendre la peine d'appuyer sur le bouton pour les piétons, lorsque j'ai aperçu le futon que j'avais mis à sécher. Il avait une teinte blafarde et pendait lamentablement en cachant la moitié des deux premiers caractères de l'enseigne du *Barococo*.

Je me suis senti quelque peu accablé car je savais qu'il était déjà trop tard, même si j'intervenais sur-le-champ. J'ai tout de même rentré le futon glacé sitôt arrivé dans la pièce. Sans quitter mon manteau, j'ai déplacé la coiffeuse, je me suis agenouillé devant le placard et en fouillant dans le compartiment du bas, j'ai découvert cinq ou six chauffe-pieds électriques en vrac, aussi inertes qu'un cadavre. Je voulais n'en prendre qu'un seul mais les fils étaient si enchevêtrés qu'ils sont sortis tous en même temps. Je me suis assis en tailleur et j'ai commencé à démêler les fils électriques qui étaient assez épais. Ça faisait longtemps que je n'avais pas vu de chauffe-pieds. Ils me donnaient l'étrange sensation d'être à la fois durs et mous, lourds et légers. Bien que de marques différentes, Panasonic, Mitsubishi ou autres, ils étaient

pratiquement tous de couleur et d'aspect identiques. Leur forme ovale m'a rappelé l'idée de Mizue à propos du savon et son visage grave.

En tournant la manette de l'un d'eux, j'ai fait apparaître tour à tour des idéogrammes d'un style archaïque, « éteint », « faible », « moyen », « fort », et j'ai eu l'impression de toucher un objet précieux venu d'un lointain passé. J'ai branché deux chauffe-pieds sur la rallonge et j'ai lu à la lumière de la lampe de bureau. Je n'arrivais pas vraiment à me concentrer parce que les chauffe-pieds que j'avais mis sous le futon ne réchauffaient que l'endroit où ils se trouvaient. Quand ils s'éteignaient, l'intérieur du futon se refroidissait et je me mettais à lire. Mais pendant qu'ils étaient allumés, je fermais les yeux et restais immobile. Et ainsi de suite. J'avais l'impression d'être équipé d'un thermostat. J'ai marqué la page de mon livre et je l'ai déposé à mon chevet. Quand j'ai éteint la lampe, le léger ronronnement du tube fluorescent s'est arrêté et la lueur rouge du feu du passage piéton a envahi la pièce. Il suffisait que j'étire mes jambes pour toucher le mur du bout des pieds. S'il y avait un tremblement de terre, je mourrais à coup sûr. Avec cette pensée en tête, j'ai fermé les yeux et sombré aussitôt dans le sommeil.

J'ai fait un rêve. J'ai vu venir au loin Mizue qui courait vers moi.

— Ça y est ! J'ai eu mon permis ! criait-elle.

A cause de la distance assez grande qui nous séparait, elle brandissait le carré de papier de son permis de conduire au-dessus de sa tête. Elle est arrivée devant moi avec un élan extraordinaire, sans être essoufflée.

— Pendant les leçons de conduite, a-t-elle dit, le moniteur n'a pas arrêté de me répéter de ne pas sourire au volant. Mais je ne peux pas m'en empêcher !

— Oui, je comprends, je comprends. Je l'ai approuvée du fond du cœur d'un hochement de tête.

Le lendemain, c'est un autre cri que celui du goéland à queue noire qui m'a réveillé. On aurait dit une scie. J'ai enfilé mon manteau que j'avais étalé par-dessus les futons et je suis descendu au rez-de-chaussée. Le bruit venait bien sûr de la scie que maniait la fille de M. Yagi. Mais aujourd'hui, elle travaillait sur des planches particulièrement épaisses et elle faisait plus de bruit que d'habitude parce qu'elle se servait d'une scie à deux tranchants.

— Bonjour ! ai-je dit, mais elle s'est contentée de hocher la tête en guise de salutation. Je l'ai regardée discrètement continuer à scier de plus belle, sans que l'outil se courbe ou se bloque.

Quand je suis arrivé du côté de la rue, j'ai trouvé l'antiquaire garé devant le magasin avec le hayon de sa fourgonnette ouvert.

— Tu viens de te lever ?

L'antiquaire habite à dix minutes en voiture de la boutique.

— A l'instant.

— Excuse-moi, mais je voudrais que tu me donnes un coup de main, a-t-il dit en montrant la fourgonnette du pouce. A l'intérieur, il y avait une commode en paulownia.

— Il y a encore de la place au premier ?

— Euh... oui.

— Derrière le magasin, il y a quelqu'un en train de scier, alors on va la transporter d'ici.

— D'accord !

Nous avons pris la commode par le bas et franchi le portail de la résidence de M. Yagi.

— Bonjour ! a dit la fille d'une voix forte à l'antiquaire au moment où nous passions lentement près de la porte arrière du magasin. Une fois arrivés devant l'escalier de fer, nous avons posé la commode. L'antiquaire, qui était devant, a fait demi-tour et vérifié la hauteur de la première marche de l'escalier tandis que moi, qui étais derrière, je changeais de prise et saisisais la commode par le milieu. L'antiquaire avait monté deux ou trois marches à reculons, lorsque la fille a pointé la scie dans ma direction.

— En haut ! En haut ! s'est-elle écriée. En levant les yeux, j'ai vu que la partie supérieure de la commode avait accroché une protection en zinc contre la pluie. J'ai changé de position de façon à faire descendre légèrement le meuble puis j'ai poussé à nouveau de toutes mes forces. Au début j'étais paniqué, mais nous n'avons pas tardé à nous entendre et à monter à l'unisson.

Nous avons déposé la commode devant la porte de la pièce du premier étage. La manœuvre suivante s'annonçait difficile.

— Je me demande si elle va rentrer, a dit l'antiquaire maintenant que nous avions transporté le meuble jusque-là. Comme la porte ne s'ouvrait qu'en partie à cause de la commode, je me suis faufilé à l'intérieur pour replier la literie. J'avais les mains rouges et le front couvert de sueur. Dans ma précipitation, j'ai oublié les chauffe-pieds. Si bien que lorsque j'ai soulevé les futons, les fils électriques se sont tendus d'un coup sec.

— Tu as utilisé les chauffe-pieds ? C'est bien ! L'antiquaire a passé la tête par l'ouverture de la porte et allumé une cigarette.

J'ai déplacé avec précaution la coiffeuse et la bibliothèque pour faire de la place. Ensuite, nous avons poussé la commode à hue et à dia dans l'entrée et sur le palier de l'escalier, jusqu'à ce que nous réussissions à la faire entrer.

— Je me demande comment on peut dormir ici ! s'est exclamé l'antiquaire, comme s'il découvrait l'endroit pour la première fois.

— Pas de problème.

— Mais si, mais si ! Je vais retirer tout de suite un meuble. Merci de t'occuper du magasin.

L'antiquaire est redescendu tandis que je m'efforçais de réinstaller la literie. Il ne reste plus beaucoup de place. Coincé comme il l'est contre la commode, le futon est replié sur à peu près un quart et il est tout juste assez grand pour accueillir une personne allongée.

J'ai entendu partir la fourgonnette et, en regardant par la fenêtre, j'ai vu Mizue qui sortait du magasin de cycles. Hier soir, elle avait l'air hésitante, mais aujourd'hui elle donnait l'impression d'une plus grande détermination. Elle semblait avoir du mal à fermer la porte en verre de la boutique. Il vaudrait sans doute mieux que celle-ci reste ouverte. Je me disais que je devrais lui en toucher un mot, lorsqu'elle s'est tournée dans ma direction et m'a aperçu. J'ai levé la main droite et elle a souri. Elle semblait résignée à laisser la porte ouverte.

Je suis ressorti pour remonter les rideaux de fer du *Barococo*. Je voulais remercier la fille de nous avoir prévenus tout à l'heure en disant « En haut ! En

haut ! » mais elle n'était plus là. J'avais l'impression d'être déjà à la fin de la journée à cause de l'effort inhabituel que je venais de fournir. J'ai mis la bouilloire sur le réchaud en pensant que Mizue risquait de passer, ce qui n'a pas manqué d'arriver avant même que l'eau soit chaude.

— Tout à l'heure, tu m'as fait penser à l'empereur ! a-t-elle déclaré, après quoi elle est montée promptement sur le plancher.

— L'empereur ?

— Oui, l'empereur. Le jour de son anniversaire, il agite la main derrière une vitre à l'épreuve des balles.

— Ah ! Je vois ! J'ai essayé d'imaginer non pas l'empereur actuel, mais le précédent, l'empereur Shôwa, en train de lever la main au premier étage du *Barocco*. A midi, un jour de semaine, devant Mizue, seule, en train d'agiter un drapeau japonais. Mizue a branché la prise du radiateur à pétrole, sans plus de façons.

— Vous avez l'intention d'acheter un cyclomoteur ? ai-je demandé en lui tendant une tasse et sa soucoupe. Elle a ouvert une capsule de crème de la marque Sujata pour en mettre dans son café et a léché d'un coup de langue le point blanc qui avait atterri sur son pouce. Elle a bu une gorgée de café avant de poser sa tasse sur la table près du divan.

— Oui, c'est bien mon intention, a-t-elle répondu d'un air réjoui. Ce serait quand même dommage que mon permis me serve seulement de pièce d'identité.

— Ça y est, vous l'avez passé ?

— L'examen, c'est demain. Je me demande si je suis prête, a dit, comme la veille, Mizue. Elle était sur le point de s'effondrer sur son divan favori. Mais elle s'est redressée et a sorti un livre d'exercices de son sac

qu'elle m'a tendu. Choisis une question, m'a-t-elle demandé, et elle a bu une nouvelle gorgée de café.

J'ai ouvert le livre vers la page du milieu, où il y avait un pli. Contrairement au manuel de la veille qui prenait la forme d'une bande dessinée, celui-ci ne comportait pratiquement que du texte. J'ai regardé la dernière page où sont indiqués le nom de l'auteur, de l'éditeur et la date de publication, et j'ai vu qu'un marchand de livres y avait inscrit au crayon le prix de quatre cents yens. En feuilletant l'ouvrage, j'ai découvert çà et là des dessins amusants ajoutés au crayon rouge qui représentaient, pour l'essentiel, des motos et des scooters. On aurait dit qu'ils avaient été réalisés par un enfant. Par endroits, Mizue avait affublé les personnages figurant sur les panneaux de signalisation de bulles où elle les faisait parler à sa guise. L'homme de couleur rouge qui marque l'arrêt pour les piétons quand le feu est vert était gratifié du nom de Stanley et celui, de couleur verte, qui fait un pas en avant au moment où le feu est rouge, du nom de Walky.

Mizue est illustratrice. L'antiquaire m'a montré des œuvres d'elle au crayon et au pastel agrémentées de papiers colorés et de fils de laine collés qui font vraiment penser à des dessins d'enfants occidentaux. D'après lui, au moment de la bulle économique, elle exposait dans le quartier de Harajuku à Tôkyô où elle vendait des images de la taille d'une carte postale qui se vendaient quelques dizaines de milliers de yens l'unité. Maintenant, elle fait des illustrations pour des magazines et il lui arrive aussi des textes ou des interviews d'écrivains. Mizue dit qu'elle n'a aucun talent, mais les œuvres qu'elle réalise pour ces magazines n'en sont pas moins assez extraordinaires.

— Choisis une question.

Mizue a baissé la tête et elle s'est mise à regarder les pieds de la table à travers le plateau en verre. On aurait dit qu'elle s'apprêtait à répondre à un quiz télévisé. Elle a croisé délicatement ses petites mains sur le bord de la table, comme si elle voulait appuyer le plus vite possible sur le bouton pour l'emporter sur ses rivaux.

— Eh bien, on y va ! ai-je dit en tournant à nouveau les pages. On ne peut pas stationner à moins de cinq mètres d'un carrefour, vrai ou faux ?

— Vrai.

— C'est la bonne réponse.

— Il est interdit de s'arrêter ou de stationner à proximité du sommet d'une côte.

— Vrai.

— C'est la bonne réponse.

— Pour la tension de la chaîne, le débattement doit être de l'ordre de dix millimètres.

— Faux.

— C'est la bonne réponse.

Mizue accumulait les bonnes réponses, mais elle avait l'air de plus en plus sombre.

— Bon, voyons...

Je tournais les pages dans tous les sens, mais comme je ne savais pas quels sujets elle trouvait difficiles ou ceux qui lui posaient problème, je ne me sentais guère motivé pour lui poser des questions.

— Il ne faut pas conduire quand on est fatigué après avoir fait des heures supplémentaires.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Mizue a ri comme si elle retrouvait tout à coup ses esprits. C'est ce qu'il y a écrit dans le code ?

— Absolument. Regardez, là.

Je suis allé jusqu'au divan et lorsque je me suis assis à côté d'elle, Mizue s'est rapprochée tout doucement de moi.

— Il ne faut pas conduire quand on est fatigué après avoir fait des heures supplémentaires. C'est vrai !

Mizue, maintenant toute proche de moi, m'a dévisagé. On aurait dit qu'elle ne savait pas si elle devait rire ou pleurer. Tout à coup, il y a eu un tintement de cloche. Surpris, j'ai regardé vers l'endroit d'où venait le bruit. C'était la pendule que l'antiquaire avait apportée la veille. Elle m'a rappelé la sonnerie qu'on entendait autrefois dans les écoles.

— L'examen, c'est demain. Qu'est-ce que je peux faire ? a demandé Mizue d'une voix pitoyable quand la pendule s'est arrêtée de sonner.

J'ai essayé de la reconforter en lui rappelant qu'elle avait donné la bonne réponse à pratiquement toutes les questions. Elle m'a de nouveau fixé du regard.

— J'ai déjà quarante ans, tu sais, a-t-elle dit avec un visage grave. Quarante ans ! Tu te rends compte ? Ça fait combien d'années que j'ai terminé mes études ? Un examen, tu t'imagines ? Ça fait vraiment des années, que dis-je, plusieurs dizaines d'années, que je n'en ai pas passé ! a-t-elle ajouté en me mitraillant de questions.

Je me suis recroquevillé sur le divan, mais au fond de moi je me sentais soulagé, parce qu'il s'agissait ce n'était pas si grave, après tout. Un client est entré.

— A bientôt ! a dit Mizue à voix basse en se levant et elle est partie, comme si le nouveau venu l'avait chassée. D'autres lui ont succédé, au point qu'on aurait vraiment dit que jusque-là Mizue avait contenu le flot des clients. Les mains derrière le dos,

ils ont commencé par examiner le contenu de la vitrine à côté de l'entrée.

— Vous pouvez aussi venir en haut si vous le souhaitez, ai-je dit avec une certaine retenue, et après m'avoir remercié, ils ont tous légèrement vacillé en prenant appui sur le marchepied. Ils devaient être à la recherche de cadeaux, parce que Noël approche.

Vers cinq heures, il faisait déjà complètement sombre.

— C'est une pièce anglaise du XIX^e siècle. J'ai répété exactement ce que le client précédent m'avait dit à une personne qui, depuis près d'une demi-heure, examinait attentivement un plat dans une vitrine.

— Ah bon ! a-t-elle répondu, sans pour autant se décider à acheter.

A huit heures, j'ai appelé l'antiquaire sur son portable pour lui annoncer que j'avais fermé le magasin et c'est son épouse qui a décroché. Elle m'a dit qu'il était en train de prendre son bain. Je lui ai expliqué qu'un client qui avait visité le site Internet du magasin était passé, qu'il avait posé des questions, mais avant même que j'aie le temps de terminer ma phrase, j'ai entendu le bruit de la porte coulissante. L'antiquaire a pris la communication. Plouf ! Le son de l'eau m'a rappelé que moi aussi je devais prendre un bain.

— Un client qui a visité le site ? Ah, mais c'est M. Yamada, bien sûr ! Ah ! Oui, oui, j'ai compris.

La voix de l'antiquaire résonnait dans la salle de bains. Il avait l'air complètement détendu.

— Aujourd'hui, il faisait si froid que je suis parti avant la fin du marché à la brocante.

Il avait l'air satisfait, je ne sais trop pourquoi.

— Vous me faites penser à Nelson Piquet, le pilote de Formule 1 qui est descendu de voiture pendant une course sous prétexte qu'il faisait trop chaud.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? Je ne vois pas très bien le rapport. Tu veux dire que c'est cool ?

— Euh, si vous voulez, ai-je répondu.

L'antiquaire a juste quarante ans, un âge où normalement on ne s'intéresse pas à la Formule 1, à moins d'être passionné par le sport automobile. C'est la première fois que j'entends la voix de son épouse au téléphone et j'ai l'impression qu'elle a un peu moins de quarante ans.

Je suis sorti pour descendre les rideaux de fer. Quand je commence à les manoeuvrer, que ce soit vers le haut ou vers le bas, ils sont toujours pesants et difficiles à manier, et puis tout d'un coup, ils se mettent à fonctionner tellement bien que j'en perds mon calme. Chaque fois que je les monte ou que je les descends, ils me rappellent la manière de se comporter de certaines personnes. Après avoir fermé à clef la porte de derrière, je n'avais plus le courage de marcher jusqu'aux bains publics, qui sont assez éloignés. Je suis allé dans une gargote devant la gare où j'ai bu une bière. J'ai regardé le contenu de mon porte-monnaie. L'antiquaire m'a donné vingt mille yens mais je crois qu'il vaut mieux que je retire un peu d'argent à la banque demain, avant d'ouvrir le *Barococo*.

Je suis retourné au premier étage du magasin, la tête rentrée dans les épaules ; je lisais un journal de sports quand j'ai entendu quelqu'un monter l'escalier de fer. On a frappé à la porte. J'ai ouvert : c'était Mizue.

— Tu sais, j'ai oublié mon livre d'exercices. L'examen, c'est demain. Elle parlait en bredouillant, sans

doute à cause du froid. Ça fait longtemps que je n'avais pas frappé à une porte, a-t-elle ajouté, l'air ravi.

— Attendez ici, s'il vous plaît, ai-je répondu et, comme si nous changions de rôle, c'est moi qui ai descendu l'escalier.

La porte arrière du magasin était plongée dans l'obscurité et j'ai eu du mal à introduire la clef dans le cadenas. Je me suis dépêché de récupérer le livre d'exercices qui était resté sur la table et j'ai remonté l'escalier, mais Mizue n'était plus sur le palier. Quand j'ai ouvert la porte, qui est dépourvue de sonnette, il y avait une petite paire de chaussures soigneusement rangées dans l'entrée. J'ai aperçu la silhouette de Mizue à travers le mince interstice qui sépare la commode en paulownia de la petite bibliothèque.

— N'allez pas plus loin, s'il vous plaît, lui ai-je demandé. C'est une vraie pagaille.

— Mais il fait froid, tu sais.

— A l'intérieur, il fait tout aussi froid, ai-je répondu et en joignant le geste à la parole, je lui ai tendu le livre par-dessus la commode en paulownia, qui n'est pas très haute.

— Ils sont encore ici ! s'est écriée Mizue. Elle s'est approchée des tableaux alignés le long du mur et a soulevé le drap qui les recouvre.

— Ah bon ! Vous connaissez les lieux ?

— Tu sais, moi aussi j'ai vécu ici, il y a longtemps. Ça fait plus de quinze ans. Le *Barococo* n'existait pas encore.

— Mizue, vous êtes la première à avoir habité ici ? ai-je demandé, intrigué.

J'ai replié rapidement les futons, puis soupesé la bouilloire. Comme elle contenait encore assez d'eau,

je l'ai posée directement sur le réchaud à gaz. J'ai pris des tasses en émail et j'ai redescendu l'escalier. J'ai cherché le tuyau à tâtons sur le sol, dans l'obscurité, et j'ai lavé les tasses en vitesse. L'eau glacée me faisait mal aux doigts. Quand je suis revenu, Mizue était debout près de la fenêtre. Elle a bougé légèrement la main, comme si elle écartait un rideau invisible.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « la première » ?

Mizue a expliqué qu'elle avait habité là avec son amoureux.

— A l'époque il n'y avait pas de marchand de cycles, ni de succursale Yakult ; l'antiquaire était jeune et moi aussi.

Tout en parlant, elle regardait par la fenêtre. Elle s'était enfuie de chez ses parents pour s'installer chez son amoureux qui vivait ici, et lorsqu'ils se sont séparés, il a déménagé. C'est ainsi que les choses se sont passées. Elle a même précisé qu'aujourd'hui il habite à Tokorozawa.

— Et toi, tu as déjà eu une déception amoureuse ? a demandé brusquement Mizue.

— Eh bien, j'ai eu quelques déconvenues.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Que j'ai vécu un échec, ai-je répondu, mais Mizue n'avait pas l'air de prendre les choses au sérieux.

— Tu as de la chance d'avoir vécu un échec. Moi, demain, je passe l'examen pour le permis. Si je le rate, il faudra que j'assiste à une réunion de travail l'après-midi.

Elle semblait avoir décidé que j'avais de la chance. Depuis qu'elle m'avait demandé si j'avais eu une déception amoureuse, elle avait changé d'attitude et paraissait m'envier.

Mizue a levé les yeux vers les portes coulissantes du placard et le plafond. La nostalgie qu'elle éprouvait jusque-là semblait avoir soudain disparu. Elle s'est appuyée sur le mur de torchis. Le fait qu'elle ait toujours vécu dans les parages depuis qu'elle a habité ici m'a paru tout à fait intéressant.

— Tu n'as pas froid ? Mizue s'est mise à se frotter le corps et à se lécher les lèvres, comme si elle avait tout à coup pris conscience de la température.

— Moi, ça ne me gêne pas.

— Tu devrais acheter un chauffage.

— Ça va. En plus, comme la pièce est petite, un incendie serait malvenu.

L'eau bouillait. J'ai éteint le petit réchaud à gaz.

— Et pour dormir, comment tu fais ?

— Eh bien, j'empile les futons.

— Tu es comme Marie Curie !

Elle a mentionné le nom de cette femme hors pair sur un ton moqueur. J'ai mis un sachet de thé dans chaque tasse et versé de l'eau bouillante par-dessus. J'ai tendu à Mizue une tasse fumante d'où émergeait le fil d'un sachet de thé et j'ai soudain remarqué à quel point ma vaisselle était minable. En prenant sa tasse d'un air entendu, elle a hoché la tête, le regard perdu dans le vide.

— En fait, cet endroit sert de perchoir à de jeunes désargentés.

Elle a bu une gorgée de thé, debout, dans le coin de la pièce.

— Bon ! Moi aussi, je mène une vie d'étudiante désargentée.

Elle a posé sa tasse sur la coiffeuse près d'elle.

— Bon ! a-t-elle répété en pliant son livre d'exercices, puis elle s'est dirigée vers l'entrée. Si tu dois

habiter ici pendant longtemps, il vaudrait mieux que tu demandes à l'antiquaire d'enlever des marchandises.

— Mais ça va bien !

— Dis-moi, est-ce que tu as entendu parler du syndrome de la classe économique ?

Après son départ, j'ai regardé à nouveau mon logement et je me suis dit qu'elle avait raison.

Cette nuit-là, le froid était particulièrement mordant. Le vent soufflait si fort que l'ampoule nue suspendue au plafond s'est brusquement éteinte et rallumée à une ou deux reprises. Je me suis glissé tout habillé sous les futons, avant même d'avoir sommeil, mais le bout de mon nez était si glacé que j'avais l'impression qu'il allait devenir insensible. J'ai mis un signet dans mon livre avant de le poser à mon chevet, puis j'ai ramassé ma montre qui traînait sur les tapis. Il était une heure du matin. Mizue devait réviser en prévision de l'examen du lendemain. A moins qu'elle ne dorme déjà pour les mêmes raisons. Et moi, le soi-disant étudiant désargenté, j'étais en train de lire une réédition d'une vieille bande dessinée. Je me suis levé pour éteindre l'ampoule au plafond. J'ai replongé aussitôt sous les futons, puis éteint la lampe de bureau.

« J'ai déjà quarante ans, tu sais ! » Depuis que Mizue avait prononcé cette phrase dans l'après-midi, j'étais sur mes gardes. J'avais l'impression que des mots beaucoup plus graves allaient suivre, des mots que j'avais déjà entendus auparavant, dans une autre bouche.

« J'ai déjà trente ans, tu sais ! » m'a dit une femme, il y a longtemps. Ses paroles m'ont traumatisé, sans doute parce qu'elles ont déclenché une rupture. Pour

ma part, quand j'ai eu vingt ans, je n'ai pas dit « déjà ! » en éprouvant un choc et j'ai passé le cap de la trentaine de la même manière. Si j'ai vécu les choses ainsi, c'est peut-être que ma sensibilité n'est pas assez développée ou que j'en suis totalement dépourvu. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression d'avoir été abandonné à mon triste sort et d'être incapable d'éprouver des sentiments que tout le monde ressent dans sa vie.

« Tu as de la chance ! » Les paroles de Mizue ont suscité en moi une émotion qui s'est propagée comme un souffle à travers la pièce de six tatamis.

Bruit des voitures qui passent. Ce soir, les deux chauffe-pieds qui reposent sur mon ventre et au bout de mes pieds sont totalement inefficaces. Il paraît que Marie Curie a emporté une chaise avec elle quand elle est partie étudier en France¹. C'est parce qu'elle devait être stupide ! aurait sans doute dit Mizue.

Mizue a aussi qualifié mon logement de « perchoir pour jeunes désargentés ». Il semble que ce soit vrai pour les quatre premiers occupants, y compris Mizue. Mais moi, on ne peut pas dire que je sois jeune ou pauvre. J'ai encore des économies en quantité suffisante. Le seul problème, c'est que j'ai pris le travail en aversion. Et il ne s'agit pas que du travail puisque je vais même jusqu'à m'abstenir de chercher un logement plus vaste et plus confortable et d'aller acheter de quoi me chauffer. Je suis entouré de chauffe-pieds enfouis sous les futons comme des mines dans la terre et je continue à vivre en laissant passer le froid

1. Quand Marie Curie a quitté sa Pologne natale, en 1891, pour aller étudier à Paris, elle a emporté une chaise pliante avec elle parce que, dans les trains de l'époque, il n'y avait pas de siège pour les voyageurs de quatrième classe.

pénétrant. (Je me demande si c'est la seule chose que j'accepte de laisser passer.)

Bruit de freins de voiture. J'ouvre les yeux avec le sentiment que quelque chose ne va pas. Mon cerveau qui était sur le point de s'endormir est embrumé ; il se passe quelque chose de bizarre, mais je ne sais pas quoi au juste. Une voiture s'est arrêtée, ce qui est insolite. Après avoir cligné des yeux plusieurs fois, je finis par comprendre.

La pièce est verte.

A peine ai-je fait cette constatation que la lumière qui pénètre à l'intérieur commence à clignoter. D'un bond, je sors des futons et en regardant par la fenêtre, j'aperçois à la lueur du feu vert qui clignote Mizue en train de transporter un radiateur à pétrole de forme carrée. Le feu change de couleur avant qu'elle n'ait eu le temps de traverser la rue et une voiture l'évite de justesse en continuant sur sa lancée. Mizue, qui a posé son fardeau, est immobile au milieu du passage piéton. Elle semble essayer de reprendre son souffle tout en se frottant les mains.

Il faut que j'aide l'aider. Mais je ne bouge pas de la fenêtre pendant que la pièce repasse au rouge. Je me demande si Mizue s'encourage de la voix. Une fois n'est pas coutume, elle porte un épais manteau agrémenté d'un boa. On dirait qu'elle fait partie d'une équipe de sauvetage en haute montagne. Tout en exhalant de la vapeur blanche, elle soulève le radiateur à deux mains et, prenant son élan, se remet en marche. Elle traverse le passage piéton d'une seule traite et au moment où elle disparaît de mon champ de vision, j'entends du bruit du côté de la porte arrière du magasin. J'enfile mon manteau en toute hâte, allume la lumière de la porte du premier étage

et sors. Le bruit de mes pas résonne dans l'obscurité tandis que je descends l'escalier.

— Tu as froid, hein ? Je pensais à toi ici au premier étage, et j'étais si préoccupée que je n'arrivais pas à travailler, m'a dit Mizue à voix basse quand je suis arrivé au pied de l'escalier. Je l'ai rempli de pétrole.

Elle avait l'air gelée et elle reniflait. Si j'ai voulu, de façon intempestive, serrer dans mes bras son corps frêle, c'est tout simplement parce que j'étais ému. J'ai eu l'illusion, je ne sais trop pourquoi, qu'à cet instant précis ce n'était pas moi qu'il fallait protéger, mais elle.

J'ai raccompagné Mizue jusque devant le magasin. Elle a écouté mes remerciements d'un air indifférent. Mes paroles manquaient peut-être d'enthousiasme. Cette fois, elle a traversé le passage piéton sans appuyer sur le bouton qui commande le feu. J'étais encore ému quand elle a disparu dans l'étroite venelle entre la succursale Yakult et le magasin de cycles. J'aurais dû, à juste titre, me sentir pitoyable, mais ce n'est pas ainsi que je voyais les choses et, oubliant le froid, je suis resté figé sur place devant le passage piéton. J'ai appuyé sur le bouton pour voir. Le feu de la chaussée déserte est devenu orange et celui des piétons est passé au vert. J'ai fait demi-tour et quand j'ai levé les yeux vers le premier étage où je me trouvais il y a un instant, j'ai vu qu'à l'intérieur tout était sombre et que la fenêtre était complètement opaque.

Le lendemain, j'ai fait la grasse matinée. J'ai été réveillé par l'antiquaire qui frappait à ma porte. Il n'avait pas l'air particulièrement en colère mais quand il a vu mes cheveux en bataille, il a déclaré : « Il faut quand même que tu aies une tenue un peu soignée pour accueillir les clients, même si pour le

moment tu n'es pas employé à temps plein ; alors arrange-toi pour aller aux bains publics avant midi. Il n'y a pas de problème si tu ouvres le magasin en retard .» J'ai fait un séjour prolongé aux bains publics, qui sont assez éloignés, et quand je suis rentré, j'avais le corps complètement détendu. Tout en buvant la canette de café chaud que j'avais achetée pour éviter de prendre froid après le bain, j'ai continué à lire ma bande dessinée au fond de la boutique. J'avais l'impression d'être encore dans l'eau chaude. Soudain, le téléphone a sonné.

— Tu sais, j'ai eu mon permis ! Le cri poussé par Mizue a retenti comme un écho. L'examen, je l'ai réussi !

— Toutes mes félicitations !

— C'est extraordinaire ! Avec moi, il n'y avait que des gamins de moins de vingt ans !

D'une voix exaltée, elle m'a fait un compte rendu aussi détaillé que si elle m'avait envoyé une carte postale de l'endroit où elle se trouvait ; il ne manquait ni les panneaux d'affichage électronique qui avaient annoncé les résultats ni l'attitude arrogante de l'examineur.

— Maintenant, je vais suivre un cours de pratique. A la prochaine ! a bredouillé Mizue, puis elle a coupé. J'étais presque gêné par tant d'excitation. Je me suis appuyé sur le dossier de ma chaise en laissant échapper un soupir « Aah ! » et je suis resté prostré jusqu'à ce que la pendule dans un coin du magasin se mette à sonner bruyamment.

Le lendemain, avant d'ouvrir le magasin, j'ai branché l'aspirateur, mais il ne fonctionnait pas comme il faut. J'ai donc étalé plusieurs épaisseurs de papier journal près de la porte de derrière. J'ai ouvert la partie de

l'aspirateur où s'accumule la poussière et une masse de couleur grise s'en est échappée. Une fille est sortie de la maison de M. Yagi. Je me suis demandé si je la dérangeais dans ses occupations habituelles mais pour une fois elle avait les mains vides.

— Bonjour, a-t-elle dit à voix basse.

— J'aurai fini dans un instant, ai-je répondu moi aussi à voix basse.

Pendant un moment, la fille a regardé comme une curiosité le vieil aspirateur rouge qui avait l'air d'un œuf cassé en deux, puis elle est partie en direction de l'entrée du magasin. On dirait qu'aujourd'hui elle ne va pas se livrer à ses activités créatives. Jusqu'ici, je ne l'avais jamais vu porter une jupe. Après m'être relevé, j'ai réalisé que c'était également la première fois qu'elle daignait me dire bonjour.

Au moment où je commençais à emballer la poussière dans le papier journal, une autre fille est sortie de la maison de M. Yagi, ce qui m'a intrigué.

— Bonjour, a-t-elle dit, elle aussi, d'une toute petite voix.

Ça y est ! Je me souviens ! L'antiquaire m'a expliqué que le propriétaire a deux filles. Celle que j'ai vue tout à l'heure, c'est la première fois que je la rencontre. A moins que ce ne soit le contraire. Elles se ressemblent tant qu'on dirait des jumelles. La fille m'a salué froidement et s'est éloignée d'un pas vif.

En tout cas, toutes les deux m'ont dit bonjour. J'ai entendu des éclats de rire du côté de la rue. Elles devaient bavarder avec Mizue. J'ai cessé de m'activer pour mieux saisir ce que disaient les filles qui avaient l'air singulièrement excitées, et puis Mizue est arrivée. Elle m'a mis son permis de conduire sous le nez.

— Toutes mes félicitations !

— A l'instant, j'étais en train de raconter mes exploits à Asako et sa sœur, a dit Mizue avec un rire malicieux.

— Elles se ressemblent d'une façon extraordinaire, toutes les deux !

— Yûko, la cadette, fréquente un lycée du soir à mi-temps, c'est pour ça qu'on ne la croise pas souvent, moi la première.

— Ah, c'est ça ! me suis-je exclamé.

J'ai regardé le permis de conduire que Mizue m'avait donné. Soudain un détail m'a frappé.

— Vous m'avez dit que vous avez quarante ans, n'est-ce pas ? Mais ça ne serait pas un mensonge, par hasard ?

A en juger par la date de naissance indiquée sur son permis, Mizue a seulement trente-cinq ans.

— Bah ! Il suffit d'arrondir le chiffre à la dizaine supérieure pour arriver à quarante.

— C'est vrai, mais...

— Depuis quelque temps, je me sens lasse et j'ai cru bon de dire que j'ai déjà quarante ans.

— Vous êtes lasse ? De quoi ?

— Je n'en sais rien. A ton avis ? a-t-elle dit en me regardant dans les yeux.

Quelques jours plus tard, Mizue a acheté un scooter au magasin de cycles d'en face. C'est alors que j'ai aperçu pour la première fois un employé. Du fond du *Barococo*, j'ai assisté au départ de Mizue sous un ciel couvert. Après avoir enfilé son casque, elle s'est assise sur le scooter avec un air grave, puis elle a démarré en suivant les instructions du jeune employé.